

## Uriage 2010

PIERRE BITOUN, INRA-MONA

*Conférence donnée à l'invitation de  
l'association « Les ateliers de l'entraînement mental » et du club Jacques Peirottes  
Strasbourg, 27 mars 2010*

Au cours des conversations préalables que j'ai eues avec Jean-Philippe Fussler pour cadrer mon intervention, nous sommes très vite tombés d'accord sur le fait que l'essentiel, dans une rencontre telle que la nôtre, c'était peut-être moins la conférence elle-même que le débat qu'elle pouvait ouvrir, susciter. Je vais donc rester fidèle à cette première idée commune – il y en aura d'autres, j'en suis sûr ! – et m'efforcer de ne pas être trop long afin de laisser la plus grande place à la discussion. Dans un premier temps, je vous rappellerai donc brièvement ce que fut l'aventure du groupe d'Uriage pendant la guerre, les trajectoires de certains de ses membres dans la France d'après-guerre, et je reviendrai, pour finir, sur les quelques leçons que l'on peut tirer de cette histoire.

### I

L'école nationale des cadres d'Uriage a été fondée en août 1940, juste après la débâcle et l'armistice, par Pierre Dunoyer de Segonzac, un jeune capitaine de cavalerie alors âgé d'un peu plus de trente ans, mais que l'on surnommera à l'école le Vieux chef. Dans son esprit, après le dépôt des armes, un nouveau combat commence. Un combat civil. Il faut penser les causes profondes de la défaite, préparer dans les têtes et dans les cœurs la revanche, et commencer déjà à réfléchir à ce que pourraient être la France et l'Europe de l'après-guerre débarrassées du nazisme. A ses yeux, ce combat suppose l'invention d'un nouveau style de vie, communautaire, qui combine des activités intellectuelles, sportives, artistiques, festives. Il fallait, comme il l'écrira plus tard dans ses Mémoires, donner aux Français « des raisons de croire, de vivre et d'espérer ensemble ».

Placée sous la tutelle du Secrétariat à la Jeunesse de Vichy, l'école ne s'installe pas tout de suite à Uriage, mais à Gannat, près de Vichy. L'atmosphère y est maréchaliste et on y forme les cadres des Chantiers de jeunesse. Mais, très vite, en octobre 40, Pierre Dunoyer de Segonzac, gêné par les visites trop fréquentes des fonctionnaires de l'administration vichysoise et désireux de disposer d'une plus grande indépendance, décide de déménager. Le groupe se déplace alors et trouve sa nouvelle demeure en zone libre, dans l'ancien château du chevalier Bayard, à Uriage, près de Grenoble. C'est là que l'école va prendre sa véritable dimension, devenir un centre de formation réputé où l'équipe de base, composée d'une trentaine de personnes, va accueillir jusqu'à la fin de l'année 1942 plusieurs milliers de stagiaires, entre 4 et 5000 environ.

Comme vous le savez sans doute, il a déjà coulé beaucoup d'encre sur Uriage, de nombreuses contrevérités, simplismes ont été dits et écrits, notamment par le philosophe Bernard-Henri Lévy et l'historien israélien Zeev Sternhell dont je réfute les thèses dans un long chapitre préliminaire de mon livre *Les hommes d'Uriage*. Sans reprendre ici l'ensemble de cette controverse – j'y reviendrai plus tard et nous aurons certainement l'occasion d'en débattre –, je voudrais ici rappeler quelques faits, quelques idées, qui sont essentiels à la compréhension du phénomène Uriage.

Tout d'abord, on a souvent présenté l'école comme étant le centre de formation des élites de la Révolution nationale où ne se seraient rendus que des pétainistes convaincus.

Cela est faux et le milieu d'Uriage est, au contraire, extrêmement divers. On y trouve des militaires, maréchalistes plutôt que pétainistes, à l'image de Dunoyer de Segonzac qui est pétri des souvenirs de la première guerre mondiale et fidèle au vainqueur de Verdun, mais n'est cependant pas prêt à suivre Pétain n'importe où, et surtout pas dans l'antisémitisme et la collaboration. On y trouve des ecclésiastiques qui sont, dans leur très grande majorité, des antipétainistes. Comme, par exemple, l'aumônier de l'école, René de Naurois, un gaulliste qui vient à Uriage parce qu'il n'a pas pu partir en Angleterre et que son évêque lui a conseillé l'école pour y faire ce que de Gaulle fait à Londres. Il a bien connu l'Allemagne de l'avant-guerre et fera profiter de sa critique du nazisme nombre des membres ou stagiaires de l'école. De même, passent à Uriage des résistants de la première heure, tels Edmond Michelet, le futur ministre du général de Gaulle, ou Henri Frenay, le fondateur du réseau Combat. On trouve également à Uriage des hauts fonctionnaires comme Paul Delouvrier, des artistes comme Jacques Douai, le chanteur, tout jeune et sans véritable conscience politique. Ou bien encore le futur cinéaste Yves Robert, qui a le même âge, vingt ans, mais qui, ancien ouvrier typographe, a lui bien connu les milieux anarchistes, s'est nourri de Giono et de l'esprit des Auberges de Jeunesse. Enfin, on rencontre à Uriage nombre d'intellectuels. Tel Hubert Beuve-Méry, le fondateur en 1944 du journal *Le Monde*, le journaliste qui a démissionné du *Temps* parce qu'il refusait la honte que représentaient les accords de Munich. Ou Joffre Dumazedier, le futur sociologue de la civilisation des loisirs, un marxiste spiritualiste pénétré de l'esprit du Front populaire, qui a travaillé dans l'éducation populaire dans l'avant-guerre. Et également Emmanuel Mounier et Jean Lacroix, les deux philosophes personalistes, fondateurs de la revue *Esprit* au début des années trente, ou Jean-Marie Domenach, membre de la Jeunesse étudiante chrétienne et auteur d'un article contre Gustave Thibon, le philosophe de la Révolution nationale. Bref, loin d'être un repaire de pétainistes convaincus, Uriage est bien plutôt un microcosme de la société d'avant-guerre, avec toutes ses facettes, ses contradictions, ses traditionalistes et ses non-conformistes. C'est-à-dire aussi un étonnant lieu de brassage social où s'opère un décloisonnement culturel de la France de la IIIe République qui accompagne et prépare la montée des classes moyennes de l'après-guerre.

La doctrine d'Uriage n'est pas non plus, contrairement à ce que l'on a bien voulu en dire, celle de la Révolution nationale et du pétainisme. Certes on retrouve bien des textes qui peuvent le faire penser, si l'on va un peu vite en besogne, que l'on ne pense pas à la censure ou que l'on ne remplace pas certains mots, tels que communauté ou chef, dans leur contexte doctrinal. Qu'est-ce qui distingue radicalement l'esprit d'Uriage de la Révolution nationale ? C'est d'abord qu'à l'école, on critique ouvertement Maurras, son antisémitisme, ses communautés naturelles qui absorbent l'homme et qu'on se range, marxiste ou chrétien, sous la bannière de la Révolution personaliste et communautaire d'Emmanuel Mounier. Ce qui fait toute la différence car dans le personalisme communautaire, il y a bien l'idée d'un réveil communautaire, d'un engagement – un autre maître mot de l'époque – indispensable au service du groupe, mais il y a aussi le mot « personne », qui a toujours primauté sur le groupe, ne peut jamais y être sacrifiée, et on a donc la volonté de préserver par dessus tout l'idéal du respect de l'homme qui est au cœur de la tradition démocratique française. Un autre distinguo capital, c'est que le modèle de société que cherche à construire Uriage est un modèle de troisième voie, à égale distance du vieux monde, de cette démocratie libérale de la IIIe République – dont plus personne ne veut – et des régimes autoritaires ou totalitaires, qu'ils soient pétainiste, fasciste, nazi ou soviétique. Les membres d'Uriage critiquent ainsi le capitalisme libéral et destructeur, l'État du laisser-passer laisser-faire, le parlementarisme corrompu, l'individualisme égoïste et veulent redonner le sens de la communion sociale aux Français. Mais, pour autant, ils ne sont pas prêts à sombrer dans les particularismes oppressifs, de la race ou de la classe, et à abandonner l'universel et les principes fondateurs de la démocratie. Ce qu'ils veulent, c'est créer une démocratie nouvelle qui consiste à discipliner

le capitalisme, réinscrire les hommes de 1789 dans un tissu social rajeuni et développé, composé de groupes sociaux intermédiaires et d'élites librement choisies, susceptibles de produire une logique sociale à mi-chemin entre celle de l'Etat et celle de l'individu atomisé. Au travers de ces groupes (partis, syndicats, associations) et de ces élites, ainsi que par une prise de conscience plus grande et plus intime de l'égalité existant entre leurs droits et leurs devoirs sociaux, les citoyens sont censés parvenir, d'une part, à préserver leur indépendance et leurs libertés de l'emprise étatique et, d'autre part, à édifier une nation solidaire et un Etat démocratique, à la fois fort et vivant, restauré dans son autorité face aux forces du capitalisme et nourri de la représentation et de l'action collective. Bref, on est loin de cette « quintessence du fascisme à la française » que l'intellectuel-procureur un peu rapide, Bernard-Henri Lévy, a voulu dénoncer. Et on est bien plus dans les courants d'idées et l'architecture sociopolitique qui sous-tendront, forgeront la France des Trente Glorieuses : programme du Conseil national de la Résistance (CNR), intervention économique et sociale de l'Etat, planification à la française, démocratie concertée, etc.

Ces réflexions faites, on peut revenir à l'histoire factuelle, à l'itinéraire des gens d'Uriage qui vient d'ailleurs confirmer leur antivichysme et leur antinazisme. Progressivement en effet, Uriage devient un centre de résistance spirituelle au régime et un lieu d'activités clandestines. On y fabrique de faux papiers, on y participe à l'évasion de résistants enfermés dans la région de Grenoble ou ailleurs, on multiplie les contacts avec les réseaux de résistance, notamment ceux de zone sud. A tel point qu'à la fin de l'année 1942, Laval décide de fermer les portes de l'école de Dunoyer de Segonzac pour installer au château... celle de la milice de Darnand ! Les hommes et les femmes d'Uriage passent alors dans la clandestinité. Ils trouvent refuge, sous la direction de Gilbert Gadoffre, un universitaire grand admirateur de la démocratie anglaise, dans un nouveau château, la Thébaïde, situé non loin du massif du Vercors. Là, les rejoignent de nouvelles recrues, comme Simon Nora, le futur conseiller de Pierre Mendès-France, alors étudiant à Grenoble. Pendant près d'un an, ils vont partager leur temps entre la réflexion intellectuelle et l'action clandestine : ils rédigent un ouvrage collectif, *La Somme*, qui paraîtra au Seuil en 1945 sous le titre *Vers le style du XXe siècle*, et, répartis en petits groupes, en « équipes volantes », ils partent régulièrement en tournée dans les forêts du Vercors pour aider à la formation matérielle et spirituelle des maquisards dont les réfractaires au STO viennent alors grossir les rangs. C'est l'époque où s'opère peu à peu la grande fraternisation de la Résistance. Où, au nom du christianisme et du marxisme, de la chevalerie et de la Révolution, au travers de ce phénomène communautaire qu'est le maquis, s'unissent progressivement résistants de la première et de la deuxième heure, réseaux gaullistes, communistes, catholiques, protestants, israélites pour former, comme le dira plus tard André Malraux lors du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon, le « peuple de la nuit ». Malheureusement, en décembre 1943, la Thébaïde est attaquée et incendiée par l'armée allemande. Echappant de peu à la mort, l'équipe se disperse alors avant de se retrouver six mois plus tard, en juin 1944, dans le Tarn, presque au complet et prête à de nouveaux combats. Rassemblée au sein du corps franc « Bayard » commandé par Pierre Dunoyer de Segonzac, elle participe au cours de l'été à la libération du département. Puis, après avoir échoué dans sa tentative de créer un Ordre qui survivrait à la fin de la guerre et défendrait dans la paix les valeurs d'une sorte de religion civile démocratique, le groupe se sépare définitivement. Le temps des communautés s'achève, le temps des initiatives commence.

## II

Qu'ont fait les hommes et les femmes d'Uriage et de la Thébaïde après la Libération ? Comment ont-ils été fidèles, comme beaucoup me l'ont dit au cours des interviews, à l'expérience, « l'esprit d'Uriage » ? Afin de ne pas être là encore trop long, je me contenterai

de rappeler, au travers de quelques initiatives qu'ont prises certains des anciens d'Uriage, les valeurs qu'ils ont cherché à promouvoir dans la France et l'Europe d'après-guerre. Cette manière de réfléchir à l'après Uriage est d'ailleurs conforme à ce qu'est, je crois, l'effet d'Uriage sur la société française. Cet effet n'est en rien mécanique, ou comme je l'ai entendu dire au moment de la sortie du livre, le produit de je ne sais trop quel lobby d'Uriage. L'effet, l'apport résulte bien plutôt du microcosme Uriage, du fait qu'à Uriage et à la Thébaïde tous les grands débats, courants d'idées qui ont façonné l'après-guerre étaient déjà présents, rejoignaient, s'amalgamaient aux préoccupations de bien d'autres milieux et mobilisaient des valeurs qui ont à ce point marqué les gens d'Uriage pendant la période tragique de la guerre qu'ils ont voulu, presque tous, leur demeurer fidèles dans la paix. En fait, quand on travaille sur le phénomène Uriage, c'est à un remarquable laboratoire et analyste des Trente Glorieuses que l'on a affaire. Dans de très nombreux secteurs de la société française.

Il faut bien sûr parler du journal *Le Monde*, via Hubert Beuve-Méry. De l'esprit d'Uriage et de l'époque, on trouve de multiples traces, que celles-ci soient d'ailleurs positives ou négatives. Trace positive : la volonté, par exemple, qui est à l'origine même du journal, de créer un organe de presse indépendant des puissances financières et politiques, un véritable journal de service public où le journalisme soit une éthique rigoureuse et non une simple activité comme les autres, soumise aux pressions du pouvoir et aux impératifs de la loi du marché. Trace négative : la foi en le progrès technique, si forte à Uriage et à la Thébaïde comme dans l'ensemble de cette génération, et qui conduira *Le Monde* à titrer, après l'explosion de la bombe atomique sur Hiroshima : « Une révolution scientifique » !

Dans la haute fonction publique, des filiations sont aussi repérables. Par l'intermédiaire de Paul Delouvrier et Simon Nora qui sont des figures exemplaires de la technocratie des Trente Glorieuses, pénétrés de l'idée directement issue de la notion de réseau de la Résistance, qu'une petite minorité peut impulser le changement social. A elle seule ou presque chez un Paul Delouvrier, gaulliste, qui, dans sa fonction, par exemple, d'aménageur de la région parisienne dans les années soixante, montrera comment la recherche de l'efficacité à tout prix conduit à la centralisation des décisions aux sommets de l'Etat et à l'édification d'une banlieue parisienne hideuse et invivable. C'est une version plus démocratique de la petite minorité agissante qu'incarne Nora. Mendésiste, il imagine cette minorité présente dans tous les milieux sociaux, à tous les échelons de la prise de décision, génératrice entre l'Etat et l'individu, de ce qu'il appelait une « zone sociétale » active. C'est avec ces idées qu'il contribuera à la mise en place de l'Etat dirigiste et de la planification à la française, participera au club Jean Moulin dans les années soixante, rejoindra le projet de Nouvelle société de Chaban-Delmas et prônera à la fin des années 70 la révolution de la micro-informatique. Dans un rapport intitulé *L'informatisation de la société* et cosigné avec un tout jeune haut fonctionnaire, du nom d'Alain Minc, dont on ne sait trop, hélas, ce qu'il est devenu...

L'effet d'Uriage, c'est aussi, au moins en partie, l'association d'éducation populaire, Peuple et Culture, créée fin 44 à Grenoble par Joffre Dumazedier, Bénigno Cacérès et d'autres militants venus principalement de la gauche communiste et socialiste. L'idéal du partage de la culture, présent chez Condorcet, repris dans les Universités populaires de Péguy à la fin du XIXe siècle, renforcé par les rencontres du Front Populaire, a aussi trouvé dans le microcosme Uriage et dans les maquis du Vercors un relais sans lequel cette association n'aurait sans doute jamais vu le jour.

Un autre contribution d'Uriage, c'est une certaine conception de l'art et du spectacle qu'a incarné, par exemple, Jacques Douai. Il a vécu l'époque des cabarets de Saint-Germain-des-Prés, a pris en charge dans les années soixante une Maison de la culture de la banlieue parisienne et a dirigé par la suite le Théâtre du Jardin, dans le Jardin d'Acclimatation à Paris. La morale antiutilitariste d'Uriage est chez cet homme de la génération Vilar, très présente. Conception artisanale du spectacle, refus du showbiz, du pouvoir de l'argent sur l'art, refus de

l'aliénation par le loisir, souci d'une chanson de qualité, à texte, volonté d'éducation conjointe de l'artiste et du spectateur ont dirigé toute la vie de Jacques Douai.

Par l'intermédiaire de Jean-Marie Domenach et Gilbert Gadoffre, le laboratoire d'Uriage et de la Thébaïde a également joué un rôle dans la vie intellectuelle française. Gilbert Gadoffre, a créé les rencontres internationales de Royaumont, puis celles de Loches-en-Touraine. Fidèle à l'un des thèmes du livre *Vers le style du XXe siècle*, il a cherché par ces colloques annuels à forger un nouvel humanisme européen, une véritable Europe de la culture qui constitue l'un des fils conducteurs de la doctrine d'Uriage. Enfin, en suivant Jean-Marie Domenach, c'est un autre fil rouge que l'on saisit. Celui qui court de la revue *Esprit*, de la lutte contre la guerre et la torture en Algérie aux mouvements post soixante-huitards, à l'écologie, à l'autogestion et à la société conviviale d'Illich, version à la fois très nouvelle et très ancienne, fidèle aux personnalisme des années trente, du principe de la microsociété anticonformiste, autonome et régénératrice de l'ensemble de la société.

### III

Avant de vous redonner la parole, je voudrais maintenant revenir sur quelques-unes des leçons, de méthode et de fond, que je tire de cette histoire d'Uriage.

La première, c'est qu'on ne pouvait rien y comprendre sans avoir recours aux témoignages oraux qui occupent, avec d'autres sources (des documents de l'époque, livres d'anciens d'Uriage ou d'autres contemporains), une place de choix dans mon livre. A l'époque, quand *Les Hommes d'Uriage* sont sortis en 1988, ce recours aux témoignages oraux des anciens d'Uriage a été beaucoup critiqué. Certains historiens et, quelquefois, quoique plus rarement, des lecteurs m'ont dit : « Les gens que vous interviewez, vous les rencontrez quarante ou cinquante ans plus tard, consciemment ou inconsciemment, ils reconstruisent leur position, leur itinéraire. Ils falsifient volontairement ou non leur histoire, et ce type de document ne constitue pas un matériel réellement scientifique. » Cette position me semble intenable, et ce pour plusieurs raisons. D'une part, si tout document, oral ou écrit d'ailleurs, est sujet à caution et doit être recoupé, vérifié, cela ne signifie pas que l'on soit à tout coup en présence de faux, volontaire ou non. Pourquoi, ne pas croire, au moins un minimum, en la sincérité, même rétrospective, des gens ? Ou alors on est réduit à faire une Histoire quelque peu paranoïaque, et donc elle-même potentiellement mensongère. D'autre part, les témoignages oraux sont d'une richesse à la fois incomparable et indispensable. Ce sont eux qui donnent à l'Histoire son épaisseur sociale, humaine, surtout dans une période telle que celle de la guerre où les événements, les liens personnels jouaient un rôle considérable dans les choix de chacun. Enfin, le recours au témoignage oral redonne à l'homme son véritable statut de sujet de l'Histoire. Il n'est plus un simple objet, dont la pensée, l'action, doivent être décodées, transcrites « scientifiquement » par l'historien. En quoi d'ailleurs la parole de l'historien serait-elle plus valide, plus juste que celle du témoin-acteur de l'Histoire ? En quoi l'extériorité de l'historien à l'Histoire lui permettrait-elle de dire l'objectivité, la vérité de l'Histoire ? Bref, soyons scientifique mais pas scientiste !

La deuxième leçon que je tire de cette aventure d'Uriage, c'est qu'on ne peut rien y comprendre si l'on ne dépense pas, au préalable, des visions manichéennes, simplistes de la culture et de l'Histoire du dernier siècle. C'est à mon sens ce que n'ont pas su faire Bernard-Henri Lévy et Zeev Sternhell, pour lesquels toute critique de 1789 et de l'individualisme libéral, toute pensée communautaire est dangereuse, potentiellement fasciste. C'est ce qui les a conduits à tous les amalgames, toutes les généralisations abusives, toutes les caricatures. Ils ont caricaturé la génération des années trente, Bernard-Henri Lévy n'y voyant qu'une génération maudite qui, à de rarissimes exceptions près, n'avait su que préparer la barbarie fasciste, et Zeev Sternhell, une phase de « déclin de la pensée politique » et de « déclin

intellectuel ». Alors même que commençait à s'y penser, dans une rare effervescence intellectuelle et politique, et souvent chez les ni droite ni gauche, les non-conformistes de l'époque, la démocratie d'après-guerre. Ils ont caricaturé Vichy, ce régime honteux qui signifia le pétainisme, l'antisémitisme et la collaboration, mais qui fut aussi traversé par des hommes et des femmes qui, tout en s'inscrivant un temps dans les institutions du régime, essayèrent de penser, au-delà de leur dégoût du vieux monde, une seconde Révolution Française comme ils le disaient à l'époque, c'est-à-dire une nouvelle démocratie, de troisième voie entre la démocratie libérale de la IIIe République et les régimes autoritaires ou totalitaires. Ils ont caricaturé la Résistance, l'imaginant tout entière contenue dans « l'idée » abstraite et gaullienne de la nation alors qu'elle fut aussi la rencontre de familles spirituelles, de courants, de projets politiques et sociaux, à bien des égards opposés, mais qui ont néanmoins, sous l'effet de la guerre, forgé l'unanimité de la Libération, puis nourri l'économie, la société des Trente Glorieuses. Et donc, fort logiquement, il était impossible à Bernard-Henri Lévy et à Zeev Sternhell de penser l'itinéraire, le sens des engagements des gens d'Uriage.

Troisième leçon – et je terminerai par là – je crois que toute cette histoire nous concerne encore. Nous sommes en 2010, nous sommes sortis des Trente Glorieuses et vivons depuis les années quatre-vingts dans les Trente Honteuses. Mondialisation néolibérale, capitalisme revanchard, colonisation de l'Etat et des pouvoirs supranationaux par les hommes de la finance, de l'industrie et des médias, démantèlement sciemment organisé de l'Etat social et volonté de faire régner la peur, les inégalités, la précarisation en lieu et place de l'ancien idéal du bien-être pour le plus grand nombre, formatage des esprits, des opinions et des votes par des médias confisqués, impuissance croissante des politiques dits représentatifs et débats autour de nouveaux modèles de démocratie, etc, etc, etc. Je pourrais continuer comme cela longtemps : qui ne voit que la question fondamentale que se sont posée les gens d'Uriage – à savoir « quelle nouvelle cité démocratique désirons-nous construire et comment la faire advenir dans la réalité ? » –, est aujourd'hui encore d'actualité. Sans guerre mondiale à l'horizon, sans totalitarisme autre que celui de la pensée néolibérale dont nous abreuvons les grands médias, sans autre ennemi, au fond, que nous-mêmes et notre difficulté à penser et à agir collectivement. Tant que nous ne le ferons pas, tant que nous n'imaginons pas ensemble un autre avenir, tant que nous n'obligerons pas, par exemple, nos états-majors syndicaux à nous proposer autre chose qu'une journée de grève et de manifestation, nous demeurerons, comme le disait déjà Emmanuel Mounier dans les années trente, au sein de ce « désordre établi » qui nous tient lieu de société.

